# Théâtre Français. Reprise de *La Maison de Molière*, suivie de *Turcaret*.

Remercions les comédiens qui ne nous ont pas fait, comme a dit, *manger notre pain blanc le premier :* naturellement ils devaient commencer par *Turcaret*, qui était la grande pièce, et finir par *La Maison de Molière*, qui, n'ayant que quatre actes, devait être regardée comme la petite pièce. Il leur a plus de changer cet ordre ; ils ont commencé par *La Maison de Molière*, sans doute afin que les spectateurs, refroidis et ennuyés par la première pièce, eussent du moins une consolation et un dédommagement dans *Turcaret*, et ne sortissent pas mécontents du spectacle. J'ignore quel motif a pu ramener sur la scène *La Maison de Molière*. Cette comédie ne u autrefois une apparence de succès qu'à l'intérêt très vif qu'inspirait dans ce temps-là tout ce qui avait rapport aux persécutions suscitées contre le *Tartufe*, et au triomphe de Molière sur la cabale des dévots ; aujourd'hui, nous ne voyons qu'une pièce épisodique assez froide, farcie de traits et d'anecdotes qui traînent dans toutes les compilations littéraires ; c'est une imitation d'une comédie de Goldoni ; mais l'imitateur français me paraît avoir gâté son modèle par la prétention, l'emphase et le ton de déclamation qui défigurent le dialogue. Molière, chez lui, faisant l'enthousiaste, l'énergumène et le rhéteur, comme s'il pérorait à la tribune, sort de son caractère naturel ; et l'on a donné à cet homme si sage l'air et les discours d'un fou.

Il n'était pas nécessaire de rappeler l'aventure vraie ou fausse de ce domestique, qui se servit d'un manuscrit de Molière pour mettre des papillotes à sa perruque. S'il eût pris pour cet usage le manuscrit d'un des chefs-d’œuvre de Molière, ce serait un grand malheur ; mais le manuscrit contenait, dit-on, une traduction en vers du poète Lucrèce : il est plus que probable qu'en faisant des papillotes de cette traduction, le domestique a rendu un vrai service à son maître.

Le personnage de Chapelle est d'autant plus inutile dans la pièce, que le caractère est mal peint et n'a rien de comique. Chapelle était un bel-esprit libertin, qui s'imaginait que la paresse et la débauche pouvaient le conduire à la gloire, il n'est connu que par son Voyage, auquel Bachaumont a eu beaucoup de part : ses autres vers sont faibles, négligés, et quelques traits originaux ne peuvent en excuser la platitude, ni délasser de l'affectation fastidieuse de ses rimes redoublées où le sens est presque toujours sacrifié à des difficultés puériles. Chapelle était ivrogne d bon ton, joyeux convive, agréable épicurien, conteur amusant, poète médiocre, et sous le rapport littéraire, homme à peu près nul. Sa manie était de vouloir, en ne faisant rien, paraître supérieur à ce qui faisaient, et qui faisaient très bien : il accablait Molière de conseils que Molière ne suivait point, et il se vantait dans le monde de fournir à Molière ses meilleures scènes. Il y a quelques traits de ce caractère dans le personnage de Chapelle ; mais on a fait de ce libertin un Caton, ou plutôt un pédant, un triste raisonneur. Ce rôle devait être vif et gai, et tout à fait dans le genre du marquis de Turcaret : il est joué par Lacave dont la figure grave et honnête contribue encore à la rembrunir.

Il y a une scène entre deux marquis qui ne regardent Molière que comme un bouffon bon pour faire rire la populace : ces messieurs pensent que Molière n'ira pas à la postérité, parce qu'il ne peint que des bourgeois. Ces messieurs s'oublient ; les marquis que Molière savait si bien peindre étaient-ils donc des bourgeois ? Enfin, l'injustice de ces deux courtisans va jusqu'à préférer Scarron à Molière : étrange contradiction dans des marquis qui reprochent à Molière un mauvais ton ; mais les marquis en voulaient à Molière. Cette scène elle-même serait assez passable, si elle n'était pas un hors-d’œuvre :

Tout ce qu'on dit de trop est face et rebutant ;

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

L'auteur eût mieux fait de se renfermer dans son action. Par malheur, il n'y a presque point d'action ; tout est épisode, lieux communs, bavardage, et scène vide.

Le personnage de Pirlon est sans vraisemblance. Comment supposer qu'un cagot connu pour tel, un agent de la cabale dévote s'introduise dans la maison de Molière, dont la porte doit être fermé à gens de cette espèce ? Peut-on croire qu'il rende visite à des comédiennes ; qu'il soit même leur conseil et leur oracle ? Les comédiennes n'ont point dans leur société d'animaux pareils à ce Pirlon, avec son grand chapeau d'hypocrite et son manteau noir : ce sont des jeunes gens à la mode, de vieux seigneurs, de riches bourgeois et d'humbles auteurs, qui font la cour aux actrices, et non pas de vilains et hideux cafards. Le stratagème de la servante pour s'emparer du chapeau et du manteau de cet hypocrite est assez plaisant : mais la même servante a été sifflée quand elle chasse Pirlon, et le poursuit le balai à la main : ce jeu de théâtre a paru trop naturel, trop peu digne de la Scène Française. On a sifflé de même la fille de le Béjart, petite sournoise dévergondée, qui s'échappe de chez sa mère pour se jeter à la tête de Molière ; et quand Molière lui reproche cet oubli des bienséances de son sexe, le tort que cette démarche peut faire à son honneur, elle répond : « Pourvu que je sois honnête à vos yeux, peu m'importe qu'on me calomnie ; » sentiment très déplacé, très faux dans la bouche d'une fille dont le devoir est non seulement d'être honnête, mais de le paraître, et qui ne peut, sans se manquer à elle-même, se mettre au-dessus de l'opinion. Dans ces deux occasions, je le dis à regret, le sifflet n'était pas injuste ; mais il n'est tombé que sur l'auteur : les acteurs sont à l'abri de tout reproche. Mlle Devienne a joué le rôle de la servante Laforêt d'une manière très comique. Mlle Mézeray, qui représentait la Béjart, a été belle, vive, énergique, emportée ; c'est dommage que sa jalousie contre sa file ne soit pas intéressante. Ce n'est pas la faute de Fleury s'il parle trop souvent de lui, s'il débite du galimatias ; il le débite aussi bien qu'il est possible pour excuser l'auteur, qui est le seul coupable.

Geoffroy.